

Tout le monde ne peut pas
s'appeler Marcel

On ne voit pas le temps passer, disent les gros bras de l'agitation ; s'il en allait ainsi de l'écrivain, les muses le révoqueraient pour intelligence avec l'ennemi.

*Et pourtant, c'était hier, il me semble, que j'expédiais cette première tournée de Carnets à un éditeur qui se montait en ménage, sans dot, qui hasardait petits tirages et petits volumes pour se faire les reins, et dont le nom fût allé au mioche comme réponse lorsqu'on l'enquiquinait avec ce qu'il voulait faire quand il serait grand :
– Dilettante, na !*

L'être, dilettante, aura été de soi chez moi qui, dès l'époque des culottes courtes, ne me sentais aucun atome crochu avec une vie pour de vrai ; et c'est en toute logique qu'à mes

débuts, griffonnant au brouillon des notes dont j'ignorais qu'elles seraient comme les ancêtres des Carnets, j'avais placé cela sous le titre : *En dilettante*. C'est un mot qui ménage la gravité non sans tenir en respect son excroissance, qui est de se prendre trop au sérieux – il y a des avant-gardes pour ça. Et c'est un mot qui réfute l'idée de carrière : la littérature est une dame avec qui on batifole et fait le fou, et non pas, selon le vocabulaire des va de l'avant et de la gueule, une « opportunité », dont trop se servent afin de rentabiliser une ambition. Que font les lecteurs ?

– Peut-être qu'ils achètent plus qu'ils ne lisent.

Ce que postillonnait Danton, de l'audace ! j'en eus à l'époque, en ce mois de juin 1988, car proposer à la publication ce genre d'écrits par lesquels d'habitude on finit, c'était bien saugrenu, une idée de jeunot qui n'a pas froid aux yeux. Corrigeons illico le crâneur : si je pouvais faire valoir de la verdeur, celle d'une plume benjamine, j'étais de la branche vocation tardive, la trentaine déjà étrennée.

Sans doute fut-ce la croyance que le style me donnait une manière de visa, qui me permit ce

toupet, et pour le coup de bousculer l'ordre hiérarchique au nom duquel on voudrait que hors du roman il n'y ait point de salut ; que si ! tout juste n'y a-t-il pas d'amateurs, enfin, pas des masses. C'est pourquoi la quasi-totalité des candidats à la notoriété fondent sur le roman, fût-ce pour écouler, sous ce label, ce qui n'en est pas. Qui veut se demander ce que le roman est devenu ne saurait omettre parmi les réponses celle-ci : une compromission pour (se) vendre.

À la vérité, cette audace, je la remarquais plutôt que l'inverse. Cheminant en direction du bureau de poste, j'avais la tête de qui n'en mène pas large, et effectuai un grand détour histoire de faire voir du pays à ces attermolements qui me sont l'égal d'un tic. Schématisons-les. Publier me paraissait bien, et puis, pas tant que ça, c'était mettre le doigt dans l'engrenage, celui de la compétition qu'on le veuille ou non, et on devient quelqu'un de qui, jusqu'à ce que mort s'ensuive, on attend des livres. Comment, d'avance, ne pas avoir les bras qui en tombent, et la plume itou – qui serait à ramasser dans le caniveau, faute d'être ivre ! Quand ce ne sont les mots, c'est la logique qui valse.

Était-ce une vie ? Je ne me le demandais pas, ça valait mieux, j'en eusse été d'avance démobilisé. Si l'inconscient a sa part dans ce qu'on confie au papier, c'est d'abord en ceci, qu'il faut l'être, inconscient, pour se lancer dans cette aventure. Qu'on écrive pour s'éviter d'avoir à mener une vie qu'on dit normale, pour couper à un plein d'obligations, m'a toujours paru une évidence. Disons cela en filant droit à la conclusion : écrire est une fuite en avant, un peu braque puisqu'elle freine : nos livres retarderaient la tombe – ou, pour les veinards, la nieraient.

Était-ce une vie ? Je fantasmiais les séances d'écriture, quand prendre notre plume, c'est comme notre fièvre : n'en pas avoir, et les mots sont à sortir un à un, comme s'ils allaient à l'abattoir, des réfractaires qui nous feraient tourner en bourrique alors que nous les voudrions naufragés à qui nous porterions secours, pour le panache. De même que l'ouvrier qui crache dans ses mains histoire de convoquer le cœur à l'ouvrage, l'écrivain a son rituel ; ce peut être de descendre une cafetière afin d'y noyer autant la fatigue que ce qui empêcherait la concentration, ou de mettre quelque musique

– les notes, reconnaissantes, renverraient le la –, ou encore, comme on dresse un couvert, d’aligner l’attirail du greffier, et la maniaquerie avec. Que ces mises en scène soient des mises en bouche, et ça roule. Dehors n’existe plus, sinon par antithèse en quelque sorte. Calé chez lui, l’écrivain songe à ce peuple qui tous les petits matins doit s’arracher, et courir. Cette séparation d’avec son chez-soi pour se jeter sur les quatre chemins, ce saut du lit qui n’en est jamais un vers l’inconnu, navrent le cœur. Il est des gens, savants ou non, pour raconter comment on en est arrivé là, à ce dressage, à cette transhumance industrialisée qui sature bus et métro et dont une parfaite dédicace serait bien, à heure fixe, cette pagaille d’embouteillages, à l’infini – le seul en vogue.

Une fois que j’eus lâché mon manuscrit, j’allais d’un pas qui ne butait plus. Cet *alea jacta est* me débarrassait d’avoir à m’énervier les méninges avec lesdits atermoiements. La balle n’était plus dans mon camp, et je pouvais en être d’autant plus content que j’y étais parvenu sans, comme à mon habitude, la dégager à perpète, et en touche.

J'étais de nouveau celui qui se laisse porter par les événements, posture que je n'ai pas besoin de travailler ni de retoucher, elle tombe impeccable, sans un pli. Cette façon d'avancer à reculons, cela aura été la mienne même dans ces Carnets, j'attendais que les mois me dégringolent dessus pour savoir comment je pourrais les négocier. Exceptons, de ce dos rond, les cas de force majeure, quand je prenais le parti de dégainer en servant leurs quatre vérités à certains, voire à beaucoup en fin de compte. Avec le recul, cette fois celui du temps et non de l'arme, cette faculté que j'eus d'attaquer, et d'attaquer des plus puissants que moi comme il se doit, voilà bien ce qui me laisse tout chose, comme si je n'en revenais pas, non que je ne sois pas satisfait du pugilat, mais enfin, comment ne me dirais-je pas, quasi médusé : serait-ce que j'ai eu tant d'énergie à perdre ! C'est la fatigue qui parle. Vient en effet un temps, et sans doute un âge, où c'est de guerre lasse qu'on rengaine : quelle que soit sa cible, toute satire n'éreinte en fin de compte que son auteur.

C'était donc hier, que mon nom en devenait un ayant droit au coup de projecteur, sans que je

sache si ce serait à répétition. Que cela le fût, c'est de la petite histoire, quelque chose comme l'argus de la reconnaissance. Bien faux jeton, celui qui prétend ne pas s'intéresser à ce qu'on dit de son livre ; bien à plaindre, celui qui en est obsédé ; éloges ou blâmes, nous ne devrions pas en faire tout un plat, surtout si c'est pour y mettre les pieds.

De temps en temps, quand l'occasion roule pour nous – telle cette réédition, dont l'avantage est que ce qui aurait pu figurer en postface puisse revenir comme préface générale –, l'écrivain suspend sa balade pour une pause, le temps d'un regard en arrière ; et c'est logique, d'en attendre un commentaire. On est toujours un peu ridicule de vouloir professer sur soi, l'humour se ferait volage pour moins que ça. Faisons vite.

Ces Carnets, à ne se fier qu'au genre littéraire, trompent leur monde. C'est que j'ai ouvert mes colonnes aux autres plus qu'à moi-même – au cas où elle ne suffirait pas, la prétention qui arrête en son article premier, que parler de soi, c'est parler des autres. L'individualisme est aussi un humanisme.

Ce dont mes pages pourraient témoigner, c'est qu'écrire vaut arrangement avec la vie, donnant donnant : à elle de se faire oublier, à charge pour le contemplatif d'en être un par intermittence, d'interrompre son absence afin de recharger ses cahiers quand le froid gagne.

Des écrivains comme moi, pour qui c'est de préférence loin de la page blanche qu'on s'exalte, trouvent dans ce modus vivendi un gage de discrétion qui leur va.

C'est un reproche qu'on m'a fait, et que j'accepte sans qu'il y ait besoin de me jeter à la figure le Contre Sainte-Beuve, de juger les écrivains en mélangeant ce qui ne devrait pas l'être : leur vie et leurs livres. Tout cela est pertinent, en théorie ; on n'a pas été en effet sans remarquer que d'un salopard peut sortir un chef-d'œuvre, ce serait assez couru, et d'un vertueux, rien que de la camelote ; en pratique, qu'est-ce qui se passe ? Il se passe qu'on sait ce qu'il vaudrait mieux ignorer : le personnage de l'auteur – quand cela ne va pas au pire, qui est de le rencontrer, avec le risque de ressembler au narrateur la première fois qu'il voit Bergotte : l'admiration pour l'œuvre ne cadre plus avec ce

qu'il découvre et sur quoi il va faire une fixation, ce nez en colimaçon et cette barbiche noire. Comment dès lors, ayant en tête la vie d'un écrivain, s'abstraire de la sympathie ou non qu'on éprouve envers l'homme? On est d'une pièce quand on lit.

Il serait entendu, paraît-il, que de mes Carnets sort l'impression que le bonhomme est authentique. Je ne dis pas non, encore que je me méfie de ce mot-là : est-on jamais tout à fait authentique? Seul Adam le serait.

Il serait de même entendu que, si je peux ne pas être mauvais s'agissant de décoincer les zygomatiques, ce qui emporte le morceau serait ailleurs, dans ce qu'on a pu nommer «l'écriture de la mélancolie et du deuil». Disons que faire le sien de la vie considérée comme cadeau et écrire, c'est pareil. Quant à la mélancolie, elle est bien cette chose dont toute littérature part, et qu'on porte en soi tantôt comme une exaltation, celle de qui est dans le secret du temps, tantôt comme une malédiction, immémoriale, qui mit le bonheur au mont-de-piété.

Ce que j'inaugurais avec Entre chien et loup, une manière de cycle, je l'ignorais, émar-

geant à une drôle d'espèce, celle qui ne mène à bien que ce dont elle n'a pas idée. De fait, je me souviens que si ce fut par un cahier neuf que j'ouvrais ce mois d'avril 1987, c'était pour la forme, me disais-je, un réflexe parce que j'avais dans mon sac, que je ne savais pas en être un à malice, juste une petite poignée de notes, quelques pages pas plus, convaincu que je n'irais pas au-delà, que j'avais l'esprit en bout de course. Le défaitiste, inné chez moi, fut de la revue.

C'est assez dire que j'y serai allé à l'instinct, sans autre impulsion que la coutumière chez moi, qui est de définir par la négative. Ce que ces Carnets ne devaient pas être, j'avais mon idée là-dessus, mais c'est comme savoir ce qu'on ne veut pas faire dans la vie : tant qu'on ne s'y colle pas, on n'est guère plus avancé. Du moins m'y suis-je frotté en espérant que ne soient pas des craques ces deux ambitions : que ces pages tiennent d'elles-mêmes leur légitimité ; que dans la catégorie vite nommée « écrits intimes », elles soient quelque chose comme une synthèse qui en renouvelle la donne. J'ai toujours aimé rêver debout, la vie redevient de bonne compagnie.

*

Et Dieu vit que tout cela était bon, *mais le garda pour lui.*

*Août 2002**

* *À cette date, sermonné par ce spleen dont c'est le grand œuvre, de nous mater, je filai doux, à reculons. Dès lors, cette préface une fois finie, ça ne fit pas un pli : au lieu de glisser ces feuillets dans une enveloppe pour l'éditeur, je les ai fait bifurquer, direction mes tiroirs, cette planque loin d'égaliser un coffre à la banque. Et je me calai sur cette passivité, malgré l'invite à répétition du Dilettante. C'était parti pour que ce soit du posthume. Ne voyant pas ma fin venir, je relance les dés : chacun son tour, d'aller au tapis (novembre 2006).*